

1944-1945 LE 1^{ER} RÉGIMENT DE FUSILIERS MARINS DE L'ITALIE À LA LIBÉRATION



En septembre 1943, transformé en unité de défense contre avions (DCA) en Libye et en Égypte, le 1^{er} BFM devient le 1^{er} Régiment de fusiliers marins (1^{er} RFM), unité blindée intégrée à la 1^{ère} Division française libre (DFL), avec laquelle il combat en Italie, en Provence, dans les Vosges, en Alsace et au massif de l'Authion où il termine la guerre. Unité Compagnon de la Libération.

PRINTEMPS 1944 : LA PARTICIPATION DU RFM A LA CAMPAGNE D'ITALIE

Le 7 janvier 1944, un décret du CFLN avait réorganisé les forces françaises d'Afrique du Nord (ex-FFL et ex-Armée d'Afrique), en deux grands groupes : un Détachement d'armée A, commandé par le général Juin et un Détachement d'armée B, commandé par le général Jean de Lattre de Tassigny.

« Le Garigliano est une grande victoire. La France le saura un jour. Elle comprendra », déclarera à ses officiers le général Juin, commandant du Corps Expéditionnaire Français en Italie (CEFI), en quittant l'Italie.

La Campagne d'Italie qui se déroula entre décembre 1943 et juillet 1944 fut dure et son coût humain élevé.

La 1^{ère} DFL est devenue une grande unité de 18 000 hommes, avec trois brigades d'infanterie (Légion et bataillons de Marche-BM et des unités d'appui, dont le 1^{er} Régiment d'artillerie et le 1^{er} Régiment de fusiliers marins.

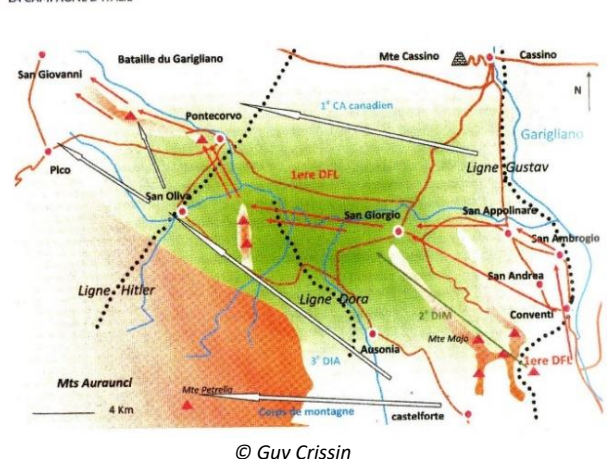
Dans les rangs du 1^{er} RFM combattent **Pierre BOLDRON, Henri FERCOCQ, André GODEFROY, Roger KERLEROUX, Paul LETERRIER, Joseph SALIOU et Raymond SAMSON.**

Ils ont été rejoints, à leur demande, par **Roland TERRIER et Jean SALIOU**, venant de la Marine de Guerre.



La rupture de la ligne « Gustav » au Garigliano (11-13 mai 1944)

LA CAMPAGNE D'ITALIE



© Guy Crissin

Henri FERCOCQ au Garigliano : « La 1^{ère} DFL gagne ses positions de combat, le 1^{er} escadron devant attaquer dans la plaine du Garigliano avec le 22^e Bataillon de Marche Nord-Africain en appui d'infanterie. Les premiers pelotons lancés dans la fournaise sont cueillis par les antichars allemands, faute de pouvoir manœuvrer, le terrain étant marécageux. En position d'attente, nous suivons sur la radio les appels de nos camarades dont les chars sont touchés. Quelques chars du 1^{er} ayant réussi à percer, nous pouvons exploiter les chemins dégagés. Dans le petit village que nous venons d'atteindre, une dégelée d'obus allemands nous accueille, sans trop faire de dégâts. Nous continuons notre progression pour rencontrer une résistance farouche d'une compagnie allemande abritée derrière le cimetière ; nous réussissons à la bousculer, notre infanterie venant à la rescousse. Le cimetière nous sert d'abri car l'artillerie et les mortiers allemands se déclenchent, nous

apprécions la solidité des caveaux funéraires. Nous prenons position pour la nuit à la sortie du village, protégés par une section d'un bataillon de marche. Nous reprenons la progression au matin faisant quelques prisonniers que nous refoulons vers l'arrière. »



© Claudie Saliou-Le Goff

Jean SALIOU à San Andrea. Il est grièvement blessé le 13 mai. Un obus lui a arraché l'épaule et déchiré son avant-bras gauche et des éclats se sont logés dans les poumons. Il doit être transféré à Alger. Au recto de la photo ci-contre, il écrit en 1989 : *« Mon casque d'Italie. Sans lui, j'étais bon pour la cave, à San Andrea, dans le cimetière. Il n'y avait pas loin à me déposer ».*

Henri FERCOCQ à Pontecorvo : *« Nous faisons connaissance avec les mortiers six tubes de l'armée allemande qui émettent un rugissement lors de l'arrivée au sol, projetant de gros éclats. Deux scout-cars sont déjà passés, dévalant un petit chemin près de Pontecorvo, lorsque, remontant sur une petite route, notre engin est allumé par une mitrailleuse. Aussitôt se déclenche une fusillade qui semble venir des arbres, les morts et les blessés étant atteints par derrière et de haut en bas. Le Maître Laporte est tué dès le début de l'engagement et nos jeeps emmènent les nombreux blessés ; mais nous continuons le combat, tiraillant dans les arbres et sur une petite hauteur qui nous domine ».*



Alain Savary du RFM dans les ruines de Ponte Corvo
© Claudie Saliou-Le Goff

Henri FERCOCQ au Monte Leucio : *« Dans l'engagement d'hier, nous avons eu deux morts et onze blessés, notre peloton a perdu un tiers de ses effectifs mais continue la progression, les véhicules ayant été dépannés pendant plusieurs kilomètres, sous une pluie battante, pour nous heurter à une nouvelle ligne de résistance ennemie au Monte Leucio. "Attention, antichar à gauche" hurle Zimmer. Je fonce à droite derrière une maisonnette de cantonnier et le coup se perd dans la nature. De nouveau à couvert, chaque scout-car arrose les bouquets d'arbres abritant les mitrailleuses ennemies tout en avançant de couvert en couvert. De nouveau, l'infanterie vient nous épauler, aujourd'hui ce sont les légionnaires.»*

La prise de Rome

Les Alliés libèrent la capitale italienne le 5 juin 1944.



© Ordre de la Libération

Alors que les forces alliées convergent vers Rome et entrent dans la Ville Sainte, la DFL reçoit pour mission de couvrir leur flanc droit à hauteur de Tivoli.

Le RFM se heurte à une forte résistance à Ponte Lucano où **Roland TERRIER**, au 3^e escadron, est cité pour sa témérité dans les combats.



Au Palais Farnese



A la villa Médicis, les Légionnaires rendent les honneurs.

Un jeune corse hisse le drapeau à Croix de Lorraine au Palais Farnèse, siège de l'ambassade de France, et La Légion rend les honneurs au **général de Gaulle** à la Villa Médicis.

C'est dans une ambiance d'euphorie générale que se répand dans la journée du 6 juin, la nouvelle du Débarquement de Normandie. Non sans quelque pincement au cœur pour les hommes de la DFL, frustrés de n'être pas les premiers à fouler le sol français.



P. Leterrier à Naples
© P. Leterrier

Paul LETERRIER, près de Tivoli : « Je me souviens que le 6 juin 1944, alors que nous progressions péniblement dans le secteur de Tivoli, le 1^{er} Maître Aimé Haflicaire, qui était assis à l'angle arrière droit de son scout-car, fut blessé au cou par un minuscule éclat d'obus. Je me trouvais à ce moment-là à pied, à deux mètres de lui. Le malheur est que cet éclat lui avait perforé une artère... il se vit perdu et, effectivement, quelques minutes après, il décédait. Juste après, alors que je venais de regagner mon scout-car, une dégelée d'artillerie se déclencha et, comme j'étais devenu la cible, je me vis contraint de faire une marche arrière ultra-rapide, étant encadré d'arrivées d'obus tout au long de mon retrait sur plus d'une centaine de mètres jusqu'à ce que je trouve un endroit pour m'abriter car ils tiraient à vue »

La poursuite en Toscane (9 juin-21 juin 1944)

Le 9 juin 1944, lors de la poursuite de l'ennemi vers Florence, le BM 4, le BM 11, les légionnaires et le RFM s'approchent de Montefiascone, vieille cité médiévale perchée sur une hauteur, qui domine tout le paysage et commande la via Cassia qui se faufile vers le nord entre le lac et la montagne.



Amyot d'Inville
© Ordre de la Libération

Henri FERCOCQ à Montefiascone : « Notre escadron livre un dur combat en appui avec les légionnaires. L'entrée de la ville, par une route sans abri pendant plus d'un kilomètre à flanc de coteau, pris sous le feu d'un automoteur et où il faut calculer les intervalles des coups, le passage, par miracle, se passe sans perte, mais le combat dans ce gros bourg est meurtrier. Le lendemain, nous reprenons le collier, changeant l'ordre des scout-cars, le premier de la veille passant en dernier, chacun à tour de rôle faisant le « lapin ». Cet ordre de marche ne met pas le dernier à l'abri.

Après Acquapendente, passant une rivière à gué, le dernier a sauté sur une mine à cliquet réglée à un nombre de véhicules. Cette mine devait être accompagnée de TNT car le scout-car a bondi à plusieurs mètres, se disloquant, l'équipage a eu plusieurs tués et blessés. Le régiment a de nombreuses pertes dont celle de son Commandant, le capitaine de frégate Amyot d'Inville, sa Jeep ayant sauté sur une mine au cours d'une reconnaissance avec le 3^e escadron.

Ainsi disparaissait le Pacha des Fusiliers marins, le capitaine de frégate [Amyot d'Inville](#) qui avait été fait Compagnon de la Libération en 1942 après la sortie de Bir Hakeim. Il fut inhumé au cimetière de Viterbo.

Le 18 juin 1944, la 1^{ère} DLF fait sauter le verrou de Radicofani, ouvrant ainsi la voie de la Toscane... En haut de ce village se dressait à près de 1 000 mètres d'altitude, au sommet d'une terrasse rocheuse aux parois verticales, un donjon massif carré, très étroit et très haut. Cette puissante place forte, clef de voûte de la plaine de Sienne, qui avait été victorieusement défendue par les Français en 1555, allait être conquise de haute lutte par d'autres Français, quatre siècles plus tard.



Radicofani © INA

Henri FERCOCQ à Radicofani : « Au cours de la reconnaissance sur Radicofani, le début se passe assez bien en respectant les intervalles réglementaires, nous protégeant de voiture à voiture. Radicofani est proche. Notre peloton monte allègrement la route menant à la ville. A un virage avec quelques maisonnettes, un char Panther nous accueille et loupe le véhicule de tête. Ayant l'ennemi sans pouvoir l'anéantir, nous le signalons à l'artillerie de la DFL, et nous replions rapidement car un autre automoteur nous prend sous son feu.

Le scout-car que je conduis tombe sous le feu d'une mitrailleuse allemande et, en accélérant, je franchis une dénivellation de deux bons mètres sans dégâts, à part quelques bleus à l'équipage. Nous rejoignons à l'abri le peloton qui a quelques blessés ».

Le 16 juin 1944, le général Juin recevait l'ordre de retirer du front deux Divisions destinées à l'opération Anvil du débarquement sur les côtes de Provence : la 1^{ère} DFL et la 3^e DIA. Le 21 juin, les dernières unités de la DFL sont relevées du combat. Après avoir progressé de 320 km en 42 jours, livré 13 batailles importantes et perdu 2 540 de ses combattants tués ou blessés, la Division fut regroupée à Tarente.

La 1^{ère} DFL, remplie d'allégresse à l'idée du Débarquement, en oublie son amertume de n'avoir pas été la première à pénétrer en France..

AOUT 1944 : LE DEBARQUEMENT DE PROVENCE

FORCES NAVALES DES ALLIES

Près de 2 250 navires alliés.

880 navires dont 500 de guerre.

1 370 navires de débarquement.

34 navires français parmi lesquels 26 bâtiments de combat.

3^e division de torpilleurs : Le Fortuné - **Le Forbin**.

19^e division d'avisos : **Le Commandant Dominé- La Moqueuse**.

Croiseur auxiliaire **Quercy**.

Le RFM débarque en Provence et s'engage dans les combats pour la Libération de la France



Débarquement de la DFL à Cavalaire © Nara

16 août 1944 : commandé par le capitaine de corvette de Morsier, le RFM débarque à Cavalaire en Provence. Il participe à la libération de Toulon et d'Hyères.



Le 23 août, les Fusiliers Marins parvenaient au Cap Brun

Henri FERCOCQ : « Le 23 août, nous relevons le 4^e escadron qui a eu 12 tués et blessés lors de l'attaque du sud d'Hyères, de La Garde et du Pradet. J'apprends la mort du second-maître Schikele qui fut mon chef de pièce en Egypte et en Libye. Nous nous dirigeons sur le fort du Cap Brun tenu par les Fusiliers Marins allemands. En cours de route, le scout-car tombe en panne, la veille un obus est tombé très près et la plaque de blindage de la batterie a été faussée. L'équipage part en renfort dans les autres blindés. Je tente de me dépanner ; pour la batterie cela va bien mais je dois nettoyer le filtre à essence. Depuis quelques instants, j'entends des chuintements et je me rends compte que depuis un bosquet, je suis allumé par un sniper. Je remonte dans le véhicule et allume le coin à la mitrailleuse légère. Etant tranquille, je peux continuer mon dépannage et je rejoins le peloton qui, avec l'appui de Tank Destroyers du 8^e Régiment de Chasseurs d'Afrique se rend maître du fort. Nous trouvons des caisses de Cognac réservées à la Kriegsmarine. Le Cognac est le bienvenu au peloton... »



© Famille Fercocq



Roland TERRIER à droite

Ce même jour, **Roland TERRIER** est de nouveau cité pour sa participation brillante aux combats de Toulon au cours desquels il réduit au silence une arme antichar au Mont Faron.

Il défilera en tête de sa section dans Toulon libéré.

Le 28 août Toulon et Marseille étaient enfin libérées, au prix de cruelles pertes dont celle de Jean AYRAL, brillant enseigne de vaisseau originaire du Havre.

21 août 1944. La mort de Jean AYRAL, une tragique méprise



© Ordre de la Libération

C'est en octobre 1941, que Jean Ayral contracte un engagement dans les FFL et, après un stage à l'Etat-major de la Marine, il entre en février 1942 au Bureau central de renseignements et d'action (BCRA), les services secrets de la France libre.

En avril 1943 il se voit confier par Jean Moulin la mission de créer en zone nord le Bureau des opérations aériennes (BOA, Jean Ayral prenant en charge la région centre (R6).

Arrêté à Paris par la Gestapo le 28 avril 1943, il est conduit à l'Hôtel Cayré, Boulevard Raspail, où il retrouve quatre autres français qui attendent l'interrogatoire. Avec un grand courage, en bousculant ses gardiens, il parvient à s'échapper en tuant deux sentinelles, permettant à ses camarades de faire de même.

De retour à Londres après son évasion spectaculaire, Jean Ayral remplit plusieurs missions-éclair à bord de vedettes rapides dans la Manche, puis sur les côtes italiennes et sur l'île d'Elbe en mars 1944. Dans le cadre de la préparation du débarquement de Provence, il est

choisi comme chef d'un groupe de commandos, le Groupe Gédéon, comprenant un officier anglais et quatre sous-officiers français de l'aéronavale, avec lesquels il est parachuté le 12 août 1944 sur Brue-Auriac à 50 km au nord de Toulon.

Après avoir gagné le village de Signes, le groupe Gédéon rencontre peu après des premières unités d'avant-garde du 3^e RTA et engage le combat, en coordination avec elles, contre un camp d'instruction de fantassins allemands sur la route de Toulon à Marseille, mettant hors de combat 150 des 250 occupants et dispersant le reste.

Jean Ayral entre le premier dans Toulon, le 21 août 1944 à 15h45. Non loin de sa position, débouche un détachement de Bataillon de Choc français. Reconnaisant leur uniforme, il avance à découvert. Il est abattu par la rafale de mitraillette d'un Spahi qui l'avait pris pour un milicien. Ses derniers mots furent « *France ! France ! France...* ». La rue de Toulon où il tomba porte aujourd'hui son nom.

Son nom figure sur la stèle des Compagnons de la Libération du Havre, place Charles de Gaulle.

Le RFM remonte le long du Rhône et atteint Lyon puis Autun.



© Henri Fercocq

Septembre : le RFM entre dans Lyon où il reçoit un accueil délirant.



Le général Brosset à Lyon

Paul LETERRIER : « Début septembre, nous remontons la Vallée du Rhône et nous arrivons à Lyon sous les ovations et, peu après, le Général Brosset escalade les marches de la Mairie au volant de sa jeep, à la grande stupéfaction des Lyonnais. Après sa démonstration, il demanda à Constant Colmay, adjoint d'Alain Savary, de lui fournir un scout-car pour aller reconnaître son village de Rillieux, situé à quelques kilomètres au nord. C'est le nôtre qui est désigné et nous suivons le général qui pilote sa jeep, comme d'habitude. Le trajet s'effectua sans incident, les Allemands ayant décroché et à l'arrivée, nous sablâmes au champagne son retour au château, avec le général. »

Henri FERCOCQ : « Le 5 septembre nous pénétrons dans Lyon et assistons à un tir entre les deux rives, jusqu'au moment où l'officier des Equipages Colmay s'aperçoit aux jumelles que des FFI, se trouvant près du pont où nous arrivons, tirent sur d'autres FFI sur l'autre rive. Après un cessez le feu, nous traversons le fleuve sur un pont à demi-détruit. Nous sommes accueillis par des démonstrations de joie de la population lyonnaise. Quelques tirs se produisent provenant des toits de l'Hôtel Dieu : Allemands ou miliciens, je ne le sais pas. Notre Général Brosset, Lyonnais de naissance, est parvenu avec les premiers éléments dans la ville.

Notre peloton part reconnaître un barrage dans le nord-est de Lyon et prendre contact avec des éléments U.S. remontant par les Alpes. Notre Ingénieur commandant le peloton me fait traverser le Rhône sur un pont métallique de wagons Decauville portant l'inscription « 3 T. » Notre véhicule pesant 7 tonnes, et voyant le Rhône bouillonner sous le pont, je ne suis pas très fier. Il se place devant moi et me guide pour placer les pneus sur les rails, il a fait traverser l'équipage à pied. Parvenus sur l'autre rive, nous remontons jusqu'à un autre pont, plus solide celui-là ».



Peinture de Marc Monckowicki



© Paul Leterrier



Henri Fercocq
© famille Fercocq

Henri FERCOCQ : « Notre séjour à Neuville est brusquement écourté. Le 2^e escadron est désigné pour rejoindre Autun le plus rapidement possible, les FFI de la région étant attaqués par une forte colonne allemande remontant du Centre et du Midi. La DFL étant en panne d'essence et de munitions, les autres escadrons nous cèdent leur essence et complètent nos munitions. Nous partons un peu à l'aveuglette car nous allons traverser des régions peu ou pas libérées, avec des éléments allemands en retraite mais très combattifs. Nous devons avoir un élément de Légion avec nous. Avant Autun, chaque peloton progresse par le Nord-Est sur un axe différent. Notre peloton est accueilli par un tir de mitrailleuse dans un chemin creux avec des jets de grenades, près de Saint-Symphorien. Nous rejoignons la route nationale où notre scout-car est en tête. Après un virage, j'ai la vision d'un départ de Tour de France à vélo ! Sur toute la largeur de la route, les Allemands à vélo pédalent allègrement. Nos mitrailleuses ont vite fait de disperser le peloton. Un feldwebel vient courir près de notre scout-car, atteint par un tir de nos revolvers à travers la fente de visée pour la conduite ; il tombe avec la bicyclette dans le fossé.

Je descends lui prendre sa mitraillette Beretta et les chargeurs ainsi qu'une sacoche contenant quelques papiers sans importance. Le combat continue sur des voitures hippomobiles où nous récupérons deux femmes provenant d'un bordel. Bien que les bâches des voitures aient été hachées par le tir des mitrailleuses, les filles n'étaient pas blessées. Nous les envoyons sur l'arrière. Les Allemands augmentent leur pression et s'infiltrèrent le long des haies, nous balançant des grenades dans nos véhicules qui n'ont pas de toit. Sur notre droite, malgré le tir, ils réussissent à mettre un 37 antichar en position, le portant à une douzaine, se relayant pour remplacer les tués ou les blessés, et à nous allumer. Notre blindage ne résiste pas au 37, aussi nous devons nous replier, surtout qu'un groupe menace de s'emparer du passage à niveau sur nos arrières défendu par deux 4 près du Hameau de l'Orme. Entre temps, nous en sommes à notre 3^e chef de peloton depuis le début du combat et plusieurs quartiers-maitres et matelots ont dû être évacués. Nous sommes tombés sur une importante colonne et les deux autres pelotons sont fortement accrochés. La Légion n'est pas encore arrivée et, sans appui d'infanterie, nous ne pouvons que laisser passer les Allemands, les saluant de quelques tirs de mitrailleuses lorsqu'ils essaient de s'approcher des bâtiments de la ferme où nous sommes retranchés. Le lendemain, le 1^{er} peloton retrouve la queue de la colonne et lui inflige de grosses pertes à Dracy-Saint-Loup. »

Le quartier-maître PAUL LETERRIER parvient à Autun le 9 septembre : « *Nous pénétrions dans Autun où les « résistants » pourchassaient les femmes ayant « collaboré » avec l'occupant. C'était un spectacle lamentable auquel nous étions habitués depuis notre arrivée en France. Le scénario était toujours le même : de pauvres filles étaient promenées toutes nues sous les huées de la populace, puis on les tondait sur la place publique. Nous n'approuvions pas ce spectacle auquel nous ne nous mêlions pas, sans pour autant absoudre les victimes ».*

En début d'après-midi, il conduit le scout-car n°213, le premier véhicule qui pénètre dans Arnay-le-Duc, Vandenesse, Commarin, Sombornon et Saint-Seine-l'Abbaye.



Paul Leterrier chauffeur du scout-car n° 213
© Paul Leterrier

Embuscade à Vandenesse : « *Le 9 septembre 1944 au début de l'après-midi, le 2^e escadron du 1^{er} RFM reçoit l'ordre de poursuivre l'ennemi. Dans les parages d'Arnay-le-Duc, la route est barrée par des abattis d'arbres. Un quidam nous accoste et se présente : « Je suis le Comte de Champeaux et je connais bien la région. Si vous le voulez bien, je me ferai un plaisir de vous servir de guide ». Après un bref conciliabule avec notre chef d'escadron adjoint Constant Colmay, le comte monte dans mon scout-car. Tripodi, le chef de voiture, le coiffe d'un casque anglais et nous partons. Par des chemins détournés en pleine nature, notre guide nous fait rejoindre notre axe de progression. Vers 17h, nous arrivons à Vandenesse où au passage du pont, un vieillard nous signale qu'une colonne ennemie vient tout juste de passer, il y a moins de cinq minutes. Nous remercions le Comte de Champeaux pour sa précieuse collaboration et lui proposons de*

descendre car nous allons entrer en action. Celui-ci refuse et revendique l'honneur de participer avec nous à l'escarmouche qui va suivre. Constant Colmay, d'accord, le laisse avec nous. Nous repartons et, à peine sortis du village, c'est l'accrochage avec les éléments retardateurs. Des rafales de mitrailleuses crépitent de part et d'autre et aussitôt notre tireur à la 12,7, le matelot Bonnières s'écroule dans un flot de sang. Au même instant, je suis touché par des éclats de balles au cou, à la main droite et au mollet gauche. Je stoppe aussitôt et descends pour débarquer notre pauvre Bonnières et avec Tripodi, nous le déposons sur l'herbe, sur le bas-côté de la route. Le tir reprend de plus belle. Je progresse inexorablement et poursuis ma route dans le vacarme des tirs. Des corps gisent sur la route parmi les bicyclettes et dans le sous-bois, c'est un massacre. J'écrase tout ce qui est devant moi. Les survivants se rendent, nous les faisons garder sur place et nous continuons notre progression. Cette fois tout est silencieux et tous nos sens sont en éveil. J'avance à une allure raisonnable, environ 40 à 50 km à l'heure.

A notre droite, un léger bruit et un frémissement de branches ; une rafale de 7,6 tirée de mon véhicule dans cette direction nous dévoile un malheureux cheval qui secoue la tête ensanglantée. Un peu plus loin, la route tourne vers la gauche et, mon sens du danger me dit qu'il y a quelque chose. Nos trois mitrailleuses sont parées à intervenir. Je suis sur le point de déboucher dans le tournant lorsqu'un petit canon antichar à tir rapide nous allume. Trois obus nous manquent de peu mais aussitôt nos trois mitrailleuses crépitent et éliminent les servants. Je ne m'arrête pas et continue suivi de tout le 1^{er} peloton. Après une longue ligne droite sans incident, nous arrivons au village de Commarin. Là mon pifomètre me signale un danger imminent. Instinctivement je stoppe. Au même instant, un obus antichar me passe sous le nez au ras de mon pare-brise blindé et je ne vois que du vert. Sans perdre une seconde, j'amorce une marche arrière rapide. Bien m'en prend, le pointeur a rectifié son tir et m'ajuste à nouveau ; encore manqué, j'ai été plus rapide que lui.

Je recule encore et heurte sans dommage l'avant du scout-car qui me suit. Un troisième obus arrive mais je suis à présent caché par un vieux mur d'enceinte du château de Commarin, dans le parc duquel le canon antichar 88 mm est camouflé au milieu d'un bosquet.

Je suis hors d'atteinte et nos mitrailleuses s'efforcent de calmer le jeu mais nous ne sommes pas en état de tenir tête, notre blindage (1cm) étant trop mince. Constant Colmay donne l'ordre de repli pour la soirée. »

Entre septembre et novembre, c'est la campagne des Vosges : l'escadron de chars attaque Clairegoutte, prend Ronchamp, Vescemont, Rougegoutte, Romagny et Rougemont-le Château.



Constant Colmay dans les Vosges © Ecpad

Le 2 octobre, un drame se produit dans les rangs des fusiliers marins, lorsque le maître Bernier est atteint mortellement dans une embuscade près de Ronchamp à laquelle participe **Raymond SAMSON**.

« Voilà Dewever qui fonce avec Michel et Colin, voilà, revenus après avoir fait demi-tour, Legagneux, SAMSON et Gloria, voilà Dreux et ses éclaireurs de pointe, et d'autres encore que, d'un geste, je poste face à l'ennemi. Il y a là réunie une partie de la vieille garde de l'Escadron, les bons à tout, les rescapés de vingt combats. Et tous ces marins avec qui on peut tout tenter parce qu'ils sont toujours prêts à tout donner, pleurent maintenant comme des gosses sur la dépouille du Maître Bernier qu'ils reconnaissent comme l'un des meilleurs, sinon le meilleur d'entre eux... », écrit Constant Colmay.

Début janvier 1945, en Alsace, le RFM se distingue dans les combats d'Herbsheim et de Rossfeld.



Paul Leterrier
© Paul Leterrier



© Ecpad



André Godefroy
© Musée Fusco

André GODEFROY est Mort pour la France au cours de la Campagne d'Alsace en janvier 1945.

En avril 1945, à quelques semaines de la Victoire, la 1^{ère} DFL est affectée au détachement de l'armée des Alpes où le 1^{er} escadron du RFM se distingue encore dans l'offensive victorieuse des forts du massif de l'Authion où les Allemands se sont retranchés à 2500 mètres d'altitude.

Ce sera sa dernière campagne....





Défilé de la Victoire aux Champs-Élysées, 18 juin 1945.



PARCOURS

Enseigne de vaisseau de 1^{ère} classe auxiliaire Jean AYRAL [Havrais en Résistance](#) - [Site Français libres du Havre](#) - [Ordre de la Libération](#)

André DAGORN [Havrais en Résistance](#)

Maître commis Jean DOTTELONDE [Havrais en Résistance](#)

Quartier-maître de manœuvre Joseph DUHAMEL [Havrais en Résistance](#)

Matelot gabier André GODEFROY [Havrais en Résistance](#) - [Site Français libres du Havre](#)

Quartier-maître fusilier Henri FERCOCQ [Havrais en Résistance](#) - [Site Français libres du Havre](#)

Quartier-maître fusilier Roger KERLEROUX [Havrais en Résistance](#) - [Site Français libres du Havre](#)

Quartier-maître électricien Bernard LEFEVRE [Havrais en Résistance](#)

Quartier-maître fusilier Paul LETERRIER [Havrais en Résistance](#) - [Site Français Libres du Havre](#)

Quartier-maître mécanicien Lucien MONVILLE [Havrais en Résistance](#) - [Site Français libres du Havre](#)

Second maître de manœuvre Jacques ROUVRAIS [Havrais en Résistance](#) - [Site Français libres du Havre](#)

Enseigne de vaisseau Jean SALIOU [Havrais en Résistance](#) - [Site Français libres du Havre](#)

*Second maître fusilier Joseph SALIOU [Havrais en Résistance](#) - [Site Français libres du Havre](#)

Second maître détecteur Roland TERRIER [Havrais en Résistance](#) - Site Français libres du Havre – [Ordre de la Libération](#) – [Anciens élèves du Lycée François 1er](#)

Quartier-maître fusilier Raymond SAMSON [Havrais en Résistance](#)

**navigateur à la Compagnie Générale Transatlantique, domicilié au Havre avant la guerre*



André Dottelonde © HER

SOURCES

[Album photographique du 1^{er} BFM et du 1^{er} RFM](#) (Havrais en Résistance)

[La Marchande s'en va-t-en guerre. De la grande pêche aux fusiliers marins](#) par Henri Fercocq. Délégation Le Havre de la Fondation de la France Libre

J'étais fusilier marin à Bir Hakeim, Paul Leterrier. Editions Pierre de Taillac, 2018

Les fusiliers marins de la France libre, Georges Fleury. Editions Grasset, 1980.

